

# à l'indépendance

Dans le hall du métro, de jeunes musiciens, guitare en mains, jouaient quelques airs de chaâbi, donnant ainsi un cachet typiquement algérois aux lieux, puis rejoignant la rame, il contempla avec plaisir sur les parois, de grandes fresques représentant les sites algériens classés au patrimoine mondial. A l'intérieur des voitures du métro, la majeure partie des passagers en tenue de ville était plongée dans la lecture de journaux, de revues ou de livres ; les jeunes offrant à l'occasion leurs sièges en signe de respect à des personnes âgées. De la station de la place des Martyrs où il descendit, il rejoignit très vite, le cœur serré, La Casbah, les images qu'il gardait à l'esprit lui faisant craindre le pire, c'est-à-dire une dégradation avancée de cette cité historique.

Dès qu'il posa pied à Zoudj Ayounne, il fut émerveillé par la transformation des espaces. La Casbah avait enfin retrouvé son cachet d'antan, avec des ruelles commerçantes dédiées à des corporations de métiers traditionnels où le fabriquant d'instruments de musique côtoyait le miroitier et le brocanteur tandis que les boutiques des herboristes emplissaient l'atmosphère de senteurs enivrantes.

A la sortie du Palais de Dar Khedaoudj El Amia, qui n'était plus le siège du Musée des arts et traditions populaires transféré, lui dit-on, au Bastion 23, il rencontra un cortège de femmes habillées en *haïk* blanc qui célébraient, sous les yoyoues de l'assistance, la Journée du patrimoine.

La Casbah, forteresse historique qui veille sur la baie, héroïne de la bataille d'Alger durant la guerre de Libération nationale, était devenue un musée à ciel ouvert dont les visiteurs venus du monde entier parcouraient les ruelles, s'arrêtant un instant devant l'endroit marqué d'une plaque commémorative où Ali La Pointe et ses compagnons, préférant le sacrifice suprême à la reddition, périrent ensevelis sous les bombes d'une armée coloniale aux généraux assassins.

Peu d'habitants sont restés à La Casbah, la majeure partie ayant été relogée dans une cité située à l'est d'Alger, proche de la mer, construite exactement sur le modèle architectural de La Casbah historique, mais disposant de tout le confort moderne. En quittant La Casbah, ses pas le conduisirent tout naturellement vers la mosquée Ketchaoua d'où sortaient en rangs ordonnés des fidèles tout habillés de blanc. La prière à la mosquée dans des tenues propres, éclatantes de blancheur, donnait selon lui à l'acte de soumission à Dieu la beauté qui sied à la pureté de l'âme, et il était heureux de constater que les *abayas* aux couleurs sombres étaient bien rares, et que les ports négligés avaient fini par disparaître. Plus loin, au square Port Saïd, après avoir traversé la rue Bab Azzoun et ses échoppes qui ont fourni nombre de trousseaux aux jeunes mariées d'Alger et d'ailleurs, il eut la surprise de voir des artistes peintres, probablement des jeunes de l'Ecole des beaux-arts, dresser le portrait de passants ou reproduire des œuvres d'art célèbres, à côté d'étals de marchands de souvenirs qui donnaient affectueusement une dernière caresse aux objets avant de s'en séparer au profit de clients ravis de

leur belle acquisition. Chemin faisant, en allant vers le centre-ville, il eut la surprise de voir un cortège officiel s'arrêter au feu rouge, et il ne put s'empêcher de se rappeler «le bon vieux temps» où même de retour à son domicile après ses heures de travail, une personnalité officielle avait «le droit» d'actionner le gyrophare de son véhicule et de doubler, parfois dangereusement, une longue file de voitures dont les conducteurs avaient «appris» heureusement, par l'effet de ce fameux réflexe de Pavlov, à serrer à droite, sans qu'on leur répète trois fois l'union.

A la place Emir-Abdelkader, dont la stèle a été déplacée sur le côté droit pour libérer la belle perspective de la rue Ben M'hidi qui pouvait serpenter ainsi jusqu'à la Grande-Poste dont on distinguait au loin les lignes néo-mauresques, il s'attarda un moment devant un édifice portant le nom «Fondation du FLN» et il comprit aussitôt que ce qui était souhaité depuis fort longtemps, y compris par des historiens du FLN et nombre de moudjahidines, avait fini par se réaliser. Le FLN était rendu à l'histoire et ceux qui s'en sont réclamés durant de longues décennies avaient créé, lui dit-on,

un nouveau parti sous le sigle «El Djebha» (le Front) sans que personne n'ait trouvé à redire ; la formule arrangeant en définitive tout le monde.

L'histoire ne dit pas si le mouvement des redresseurs survenu un moment dans la longue vie du FLN avait eu le temps d'atteindre sa cible. Il trouva le temps de visiter, plus loin, à proximité du centre-ville, le marché couvert de la ville entièrement refait après avoir enlaidi durant de longues années le visage de la capitale et où les boutiques, notamment les étals des fruits et légumes, les poissonniers affichaient les prix d'achat et de vente des produits qu'ils proposaient à la vente à la grande satisfaction des clients qui se souvenaient à peine du temps où les marchands dictaient leurs prix en l'absence de tout contrôle de l'Etat qui avait déserté tous les espaces commerciaux au motif de respecter... la liberté des prix ! De retour à l'hôtel, il prit soin de noter dans son journal tout ce qu'il avait observé durant la journée puis actionna une télécommande pour voir le journal télévisé.

Il eut l'embarras du choix et même quelques surprises en passant d'une chaîne algérienne à une autre, publique ou privée. Le Premier ministre algérien, une femme, était invitée sur le plateau de la première chaîne publique pour parler des droits de l'homme, le nouveau président de la République maghrébine sahraouie, dont la lutte pour le droit à l'autodétermination avait fini par triompher et qui avait signé depuis une union économique et culturelle avec le Maroc ainsi qu'un traité d'amitié et de coopération avec l'Algérie, s'entretenait avec le président de la République algérien-

ne en marge d'une rencontre internationale. De l'entretien accordé par le président sahraoui à des journalistes espagnols, il crut comprendre que ce pays nouvellement indépendant avait donné son accord pour l'ouverture sur son sol d'une représentation du «mouvement de libération de Ceuta et Melilla» et que son gouvernement apportait tout son soutien au peuple marocain pour le recouvrement de son intégrité territoriale.

Des reportages diffusés, il s'intéressa un long moment à l'inauguration du «Musée de la colonisation» érigé à Sidi Fredj à l'endroit même du débarquement des troupes françaises d'occupation, et dont l'exposition permanente retrace avec force détails et preuves, les crimes de la colonisation française en Algérie qui mérite bien un «grand procès», qu'une œuvre cinématographique pourrait donner un jour à voir aux générations futures... décidément, se dit-il, quelque chose avait vraiment changé dans la demeure algérienne.

Des députés jeunes, en débat dans leurs permanences avec leurs électeurs, des ministres mis en difficulté à l'Assemblée algérienne en direct sur une chaîne parlementaire, un ministre qui annonce sa démission suite à un scandale découvert par la Commission de lutte contre la corruption dans son département ministériel, d'anciens officiers de la lutte de Libération nationale qui dédicacent leurs «Mémoires» et qui parlent sans tabou de certains dossiers entourés de mystères jusqu'à peu, des puissances européennes qui viennent demander de l'aide financière à Alger pour contenir la crise qui menace leur stabilité sociale, une agriculture excédentaire fortement exportatrice, un tourisme qui vend ses atouts à prix d'or, une industrie des brevets d'invention en plein essor qui contracte avec les plus grandes marques mondiales, un traité d'amitié et de coopération avec la France qui avait fini par reconnaître ses crimes coloniaux en Algérie, d'autres accords de grande envergure avec les Etats-Unis d'Amérique, la Chine, la Russie et tant d'autres nations...

Toujours face à la télévision, dans sa chambre d'hôtel, il se fixa un instant sur un documentaire consacré à l'architecture en Algérie dont la réglementation exigeait que les toitures des maisons individuelles dans

les villes et les campagnes de tuiles rondes, et qu'aucune construction inachevée ne serait tolérée au-delà du délai impartit au permis de construire.

Il s'imagina aussitôt, dans un avion, côté hublot en phase d'atterrissage à l'aéroport d'Alger, admirant le beau panorama qui s'offrait à ses yeux sans les terrasses bétonnées et les poteaux surmontés de barres de fer qui enlaidissaient jadis Alger vue du ciel. Dans un autre reportage sur une chaîne privée nouvellement créée par un grand quotidien national indépendant de langue française, il s'aperçut que la Maison de la presse n'était plus le siège collectif des journaux privés mais un musée où était racontée l'histoire de la presse algérienne depuis ses origines jusqu'aux années de la décennie noire qui a décimé nombre de journalistes héros de la plume contre l'intolérance, et pour le salut de la République.

On y trouvait aussi des librairies, des boutiques de produits multimédias, des cafés-littéraires et un club des anciens

journalistes où se mêlaient vétérans et jeunes talents.

## Il s'endormit sur ces images...

Le lendemain soir, il décida d'aller flâner au centre-ville. Il fut admirablement surpris par une animation nocturne digne des grandes capitales méditerranéennes.

Familles, jeunes gens, filles et garçons occupaient les terrasses des restaurants, des cafés et des salons de thé, dégustaient des glaces ou se promenaient dans les grandes artères de la capitale et dans ses quartiers historiques, dans une sécurité et une sérénité parfaites. Il se dit que les habitudes propres au mois de Ramadhan avaient fini par déborder heureusement au-delà de ce mois de privations diurnes et de jouissances nocturnes, et que la ville n'était plus en habits de deuil une fois le soleil couché. Au port délivré enfin des barricades qui le séparaient injustement de la ville, des bateaux navettes prenaient la direction des villes côtières comme Tamentfoust ou Tipasa, et on pouvait distinguer sur les ponts des terrasses illuminées où des passagers avaient pris place pour se restaurer ou se rafraîchir avant de rejoindre leurs destinations, ou tout simplement pour une excursion maritime nocturne.

Les salles de cinéma, de théâtre et de concerts libéraient en différents points de la ville des vagues de spectateurs qui commentaient, chemin faisant, le dernier film de Mohamed Lakhdar Hamina dont le rayonnement culturel a dépassé depuis longtemps les frontières du pays, la reprise par M'hamed Benguettaf de la célèbre pièce *Blis Laouer Kayen Menou ?* adaptation libre d'Ivan Ivanovitch *a-t-il existé*, ou fredonnaient avec plus au moins de bonheur le dernier titre de la nouvelle étoile de la chanson andalouse algérienne. Il aperçut des voitures de nettoyage bien silencieuses conduites par des jeunes constitués en coopératives sous le nom «Alger la blanche», bien visible sur leurs blousons, qui passaient à grande eau les trottoirs, après que d'autres camions portant le même sigle eurent vidé très proprement les bacs à ordures remis immédiatement à leur place sans aucune nuisance sonore. Comme toutes les capitales du monde, Alger avait enfin un maire, de lignée citadine, a-t-il appris, qui veillait jusqu'au moindre détail à la propreté de la ville et à la qualité de vie de ses habitants.

Qu'il est loin le temps où Alger était classée parmi les premières villes les plus invivables de la planète ! Il déambula jusqu'au petit matin dans la ville, d'un quartier à un autre, avec comme seuls compagnons ses souvenirs... Une voix humaine à la tonalité merveilleuse appelait à la première prière du matin, l'utilisation des hauts parleurs ayant été interdite sauf pour la prière du vendredi et des jours de fêtes religieuses suivant d'ailleurs des conditions très strictes pour le respect de la foi, de l'âme et du citoyen, l'Islam ne s'accommodant point de nuisances quelles qu'elles soient. A demi-endormi dans sa chambre d'hôtel qu'il venait de rejoindre après une longue traversée de la ville, il fut brusquement réveillé par une sonnerie. Il se frotta les yeux et comprit très vite qu'il était en fait chez lui. En ouvrant la porte, il se trouva nez à nez avec le facteur qui lui tendit une enveloppe recommandée sur laquelle était inscrit son nom suivi d'une adresse... 50, avenue de l'Indépendance. Tout était brouillon dans sa tête... Il s'assit sur un divan, ouvrit lentement l'enveloppe et avant de lire la lettre, deux questions envahirent soudain son esprit. Et si cette lettre était bien celle qu'il venait d'écrire dans son rêve ? Et si tout ce qu'il avait consigné dans la fiction de son imagination devenait, cinquante ans après l'indépendance, une bienheureuse réalité ?

B. A.